

LA PLUIE DANSE  
SUR LE TOIT

## DU MÊME AUTEUR

### **Recueils de poèmes**

*La pluie danse sur le toit* (Éditinter, 1999)

*Toi qui viens de la mer* (Éditinter, 2000)

*Se vanter ne serait pas bien* (Éditinter, 2001)

*Tante Agatha parle en dormant* (Sac à mots, 2003)

*Un jardin manque au poème* (AB Éditions, 2003)

*L'oiseau noir le dieu mort et sa mère* (Éditinter, 2004)

Postface de Gérard Noiret

*Je voulais grandir davantage* (Éditinter, 2005)

*La même Espérance* (Éditinter, 2007)

*Les mystérieux voyages du soleil et de Notre-Dame la Lune*  
(Encres vives, 2008)

*Les prairies d'Altamira* (Éditinter, 2008)

### **Traduction** (du latin)

*Jean Second Le livre des baisers* (Éditinter, 2002)

### **Anthologies et publications collectives**

Jean Orizet, *La poésie française contemporaine*  
(Le cherche midi, 2004)

Jean-Luc Favre, Matthias Vincenot,  
*Les nouveaux poètes français et francophones*  
(Éditions Jean-Pierre Hugué, 2004)

Daniel Leuwers, *Livre pauvre, livre riche*  
(Somogy, 2006)

Jean Orizet, *Anthologie de la poésie française*,  
(Larousse, 2007)

Daniel Leuwers, *Richesse du livre pauvre*  
(Gallimard, 2008)

EMMANUEL HIRIART

La pluie  
danse sur le toit

Éditinter

*Pour Mamie*

# 1

Il reste une chambre blanche  
Un lit,  
Deux chemises dans l'armoire  
Son corps sur les draps froissés  
Creux.

Elle est morte ainsi :  
Elle a regardé son fils,  
Respiré très fort,  
Une fois, deux fois,  
Plus du tout.  
Peut-être elle l'aurait voulu.  
La veille, elle regardait les actualités.

**P**ar la fenêtre on voit la montagne.  
C'est un beau jour d'hiver  
Avec ses nuages  
Effrangés dans le ciel bleu  
Qu'habite la nuit.  
Le soir sur la vitre  
Bat dehors avec mon sang.  
Les passants dans la rue  
Traînent comme des mouettes  
Flottent au vent.

Le soir, autour de la table :  
On parle d'elle  
Qui s'éloigne  
Entre les mots  
Soluble déjà  
Comme une pierre.  
Le bourdonnement mat  
Des paroles  
Finit par s'épuiser.



Les derniers jours :  
Ses yeux noyés de peur.  
Elle ne comprenait plus  
Cette odeur en elle  
Le sourire  
Des jeunes infirmières.  
Elle s'est remise à manger,  
La veille,  
Comme si l'appétit lui revenait.

Elle semblait s'éloigner  
Comme elle marchait à la fin  
La silhouette cassée  
À pas lents sur ses jambes enflées.  
Sous sa peau le sang éclatait  
À grands coups d'étoiles bleues  
Elle ne regardait plus.  
Elle parlait parfois  
Des jours passés de la douleur  
De la fatigue d'être.  
Pourtant la vie  
Comme une armoise en automne  
Fleurissait en elle sans éclat  
Étirait encore sa racine obstinée.

D'abord on a fermé  
Les volets la porte  
De la maison. Pour Noël  
On ne trouvait plus  
De cadeaux plus de mots  
Pour les vœux gênés de l'année nouvelle.  
Elle a fini de mourir dans un lit  
D'hôpital  
Percluse d'angoisse.

Un film qui brûle.  
Un éclair de nuit.  
Sa vie cassée.  
Elle est devenue ce cadavre.  
Son docteur reste un moment  
À l'écart  
Dit quelques mots,  
S'en va.  
Dans le couloir un fauteuil  
Grince le cri d'un malade.

Ses bras devenaient livides,  
Ses cheveux raides  
Crissaient sous la brosse.  
« Je crois que mon corps  
Est mort ».  
Il fallait la retourner  
L'asseoir,  
La laver,  
Lui donner à boire.  
Elle regardait ailleurs.

Elle avait perdu la nuit.  
Des radiateurs  
Lui gargouillaient le ventre  
Dehors débandé  
Lui tachait le sang  
La mordait jusqu'aux dents.  
Elle était cette douleur  
Répandue sur le lit,  
Ce corps épars et lucide.

De la fenêtre du train  
Sérénité des bruyères  
Sèches sous les pins  
Sur le chemin des obsèques.  
Les heures ne savent plus  
Ecrire  
Elles chantent  
Comme des enfants.  
Sur le quai de la gare  
Une petite fille  
Saute à la corde.

Jusqu'au dernier jour,  
Elle revoyait sa maison,  
Ses rosiers, sa chatte,  
Le lit qu'il avait fallu descendre  
Comme pour la grand-mère,  
L'ancien puits.  
Sa maison devenue trop grande,  
Trop haute,  
Sa demeure étrangère.  
Dans le placard,  
Elle gardait un cierge  
Pour éloigner la foudre.



## 2

Au funérarium.

Salon Brahms. La voici

Allongée

Presque trop vivante,

Si bien ressaisie,

À peine trop propre.

On lui a remis son dentier.

Sur une table dans un coin

Quelques bonbons

(Pour adoucir la mort?)

Dehors la pluie furieuse

Frappe le toit.

La pluie frappe le toit  
La cousine parle  
Avec un ton geignard  
De tous ses morts  
De leurs gâteaux  
De son enfance  
Du lait renversé.  
On se retourne :  
Plus d'agacement  
Sur les lèvres du cadavre.  
La pluie seule, dehors.

Ce récit s'ajoute aux autres :  
Quelques mots de plus  
Dits pour qu'on les oublie  
Après tout le reste.  
Écrit un jour de janvier  
Assez doux  
Pour aller cueillir du mimosa.  
Un poème pour le sable  
Brocanteur des marées basses.

« Je me souviens  
Dit la cousine  
De tant de choses  
Et si petites ».  
De son mari mort  
De son père mort  
De la maison,  
Du pays rassis de l'enfance.  
« Tu ne peux pas savoir  
Des choses si petites,  
Si petites ».  
La pluie danse à petits pas  
Sur la tête des morts.

Dehors l'océan.  
Il pleut à vif.  
Le vent claque.  
Plus de plage.  
Derrière la vitre,  
Un citron chaud,  
Un chocolat,  
Deux cafés.  
Demain l'enterrement.

Elle est immobile,  
Allongée dans son cercueil,  
Contre le mur,  
Absente,  
Les paupières closes,  
Avec un faux teint pâle.  
Sur les chaises les visiteurs  
Accompagnent un moment  
Le cadavre posé là.  
Nul, malgré tout,  
N'ose rire vraiment.

**T**e voici désormais  
Universelle  
Comme cette pluie  
Où s'émousse le jour.  
Je te parle :  
C'est une fiction.  
Devant ta porte,  
Les fleurs s'accumulent.  
Ton corps aussi va disparaître.  
Le mur n'a pas changé de voix.

« Quelle chance,  
Dit la fillette,  
Elle est morte !  
On pourra voir enfin ce qu'il faut faire  
Pour s'envoler dans le ciel  
Jusqu'à mon papa ».  
Sa mère parle de terre et de patience  
Mais déjà l'enfant  
Cherche son père  
Dans une auto qui se gare.



Bruit de voiture  
Sous l'averse.  
Devant les phares,  
Personne ne traverse.  
Les morts restent seuls  
Dans leur auberge.  
La lumière inutile  
Des lampadaires  
Sur la rue vide  
Comme une lune.

Fin du spectacle.  
On a tiré le mur du fond.  
On redescend sa tête,  
Lentement,  
Comme un objet fragile.  
Deux employés  
Posent le couvercle,  
Le vissent,  
Scellent le cercueil.  
La mort  
Fait rouler ses dés  
Sur le toit.

### 3

Ils sont tous là  
Les cousins inconnus  
Pour des embrassades embarrassées  
Sur le parvis de l'église  
On cherche le garagiste,  
Le gendarme,  
Le marchand de bière.  
Elle les rassemble une dernière fois,  
Invisible, étrangère  
Absente au fond de son cercueil  
Un après midi de soleil hivernal.

À l'homélie,  
Le curé parle d'elle  
Sans passion,  
Fait tourner le moulin des rites  
Devant l'assistance un peu gauche  
Qui balbutie les prières.  
Lui reste calme :  
Il ne sait que trop  
Combien la mort est banale  
Et la grâce éparse.

Elle est morte comme ce jour  
Jusqu'à la fin lucide,  
Courbée sous la douleur  
Avec les racines d'une armoise.  
Le chant du rouge-gorge  
Découpe des roses d'argent  
Dans le disque du soleil  
Avec ses ciseaux d'enfant.  
À la fin la nuit les gagne.

Sur la tombe les fleurs  
Belles de n'être plus  
À personne,  
Lys roses et tulipes,  
Nature morte encore fraîche  
Coupée pour une morte  
Qui fanera loin du soleil  
À l'abri du bois clair  
Et du marbre des boîtes emboîtées  
Où se parfait le néant  
Sous les lettres dorées de son nom.

Le chant du rouge-gorge  
Marche en titubant  
Sous les yeux de la mort  
Une note brise l'autre  
Où la chanson se fait  
Comme une feuille tombe  
Et retourne à sa branche.  
Le chant du rouge-gorge  
Dans le chêne du cimetière  
Dit la clarté du soir  
Au cortège qui passe.

La tombe est ouverte.  
On voit trois cercueils.  
Le plus ancien moisit.  
C'est une cave presque ordinaire  
Qui semble presque vide.  
Familière de l'ombre,  
Un homme y pénètre  
Pour entrer le cercueil.  
Il en est ressorti  
Comme d'une impasse.  
Le caveau demeure ouvert  
Jusqu'à l'entrée de la nuit.



Jeu de miroir des visages  
Où l'on cherche ses traits  
Épars devant la tombe  
Parmi les fantômes tenaces  
De ces morts plus anciens  
Qu'elle seule connaissait,  
Engloutis désormais,  
Définitivement  
Dans la débâcle de sa mémoire  
Avec le crissement des graviers.

Face à la nuit qui gagne  
La phrase obstinée du rouge-gorge  
Trébuche et se reprend  
Comme un enfant qui joue  
Entre les noisetiers du jardin  
L'aventure de sa vie  
Jusqu'à l'épuisement.  
Elle avait longtemps gardé  
Les yeux de ce temps-là,  
Les pommettes rouges.

Ils sont partis.  
Il reste une pierre et des fleurs  
Signes abandonnés  
Disloqués par l'absence ;  
À quelques mètres  
Sur le gravier de l'allée  
Un broc renversé.  
Au loin,  
Le chant s'éparpille.

Au fond de l'ancien champ  
Les pommes de l'automne  
Ranimeront leurs joues  
Rouges comme les péchés  
De Madeleine sa patronne,  
Sa compagne silencieuse.  
Un regard leur suffisait  
Pour partager les peines.  
Parfois elles riaient ensemble  
Dans le secret de leur clarté.

Le dénouement s'achève :  
Les voitures s'éloignent,  
Le froid se fait plus vif.  
C'est la nuit déjà,  
La brume tombe  
Sur la route.  
Il n'y a pas de vent.  
Le silence  
Ne se fera-t-il donc jamais ?

Elle a regagné la nuit :  
C'est ici la terre sans lieu,  
La très profonde et silencieuse,  
L'intime étrangère,  
Le pain des morts au cœur de braise,  
L'hostie de cendre.

Dans la maison vide  
Le voleur n'a rien pu prendre  
Il voulait la lune  
Il a trouvé le chat  
Venu chercher dans la chambre  
La morte qu'il aimait  
D'un amour de marmiton  
Le voleur s'en est allé  
Sur la pointe des pieds  
Le chat s'est réveillé  
Dans les bras creux de la lune  
Sur le parquet ciré.

Achévé d'imprimer  
en octobre 2009  
Atelier des Éditions Éditinter  
[www.editinter.fr](http://www.editinter.fr)  
*Imprimé en France*